

# la jument de Socrate

Elisabeth  
Laureau-Daull



LES ÉDITIONS  
DU SONNEUR







# la jument de Socrate

DU MÊME AUTEUR

*Darwin, Ainsi va la vie*, Seuil Jeunesse, 2007

*Pasteur, Voir l'invisible*, Seuil Jeunesse, 2007

*Le Jour où Marx a craqué*, L'Harmattan, 2007

*Gutenberg, Le Rêveur de livres*, Seuil Jeunesse 2008

*Sommes-nous vraiment libres?*, Éditions Milan, 2009

*Est-il facile de dire non?*, Éditions Milan, 2010

*Le Syndrome de glissement*, Éditions Arléa, 2012

© Les Éditions du Sonneur, 2017

ISBN : 978-2-37385-051-2

Dépôt légal : avril 2017

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Illustration de couverture : Jean-François Martin

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

# la jument de Socrate

---

Elisabeth  
Laureau-Daull

---





À Philippe.

Pour ce roman, l'auteur s'est inspiré des *Dialogues de Platon* (principalement *Apologie de Socrate, Criton, Euthyphron, Phédon, Timée*), in *Œuvres complètes* (traduction Victor Cousin), Arvensa Éditions.

« En entrant, nous trouvâmes Socrate qu'on venait de délivrer de ses fers, et Xanthippe, tu la connais, auprès de lui, et tenant un de ses enfants entre ses bras. À peine nous eut-elle aperçus qu'elle commença à se répandre en lamentations et à dire tout ce que les femmes ont coutume de dire en pareilles circonstances. "Socrate, s'écria-t-elle, c'est donc aujourd'hui le dernier jour où tes amis te parleront, et où tu leur parleras!" Mais lui, tournant les yeux du côté de Criton: "Qu'on la reconduise chez elle", dit-il... »

*Phédon*, PLATON



## ▣▣▣▣ prologue ▣▣▣▣

ASSISE TOUT CONTRE LUI, il y a Xanthippe. Elle a laissé Lamproclès et Sophronisque à la maison et elle serre dans ses bras Ménéxène, le dernier de leurs trois fils. Autour d'eux, les amis du vieil homme. Muets, figés, épaule contre épaule dans le réduit plein à craquer. Le temps s'est arrêté. Est-ce une fin, est-ce un commencement ?

« Adieu, Xanthippe... »

Socrate a parlé bas. Si bas que seule la femme l'a entendu. Ils se regardent. Le vieil homme la voit comme si c'était la dernière fois, et sans doute est-ce la dernière fois qu'il la voit. La femme le voit comme si c'était la première fois. C'est toujours ainsi qu'elle le voit et cela ne s'explique pas. Ils soupirent et s'arrachent à leur fascination mutuelle. Ils savent que l'essentiel a été dit, d'elle à lui, de lui à elle.

Les autres s'ébrouent et à nouveau font du bruit.



On est au début de la quatre-vingt-quinzième olympiade, en plein mois de thargélon. Le printemps, cette année à Athènes, n'a rien à envier à l'âge d'or de l'humanité, à son enchantement saison. Douceur de l'air, splendeur de la lumière, un temps de miel, les Athéniens en oublient de déplorer qu'il n'y a plus d'eau dans leurs rivières.

Il y a trente jours exactement, ils ont condamné Socrate. Après un singulier procès. Le vieil homme ne comprenait pas ce qu'on lui reprochait. Il ne comprenait pas qu'on fit de lui un criminel d'État. Il ne comprenait pas qu'on l'accusât de dévoyer la jeunesse, lui qui avait passé sa vie à éveiller les esprits, à chercher la justice et la vérité. Il ne comprenait pas qu'on l'accusât de nier l'existence des dieux, alors qu'il n'avait jamais manqué de les honorer, en public comme en privé... Aussi, estimant indigne de répondre aux arguments boiteux et aux témoignages mensongers, s'était-il mal défendu. Il avait pris l'affaire de haut, il avait ironisé. Et les juges avaient alors voté la ciguë. À la majorité.

Beaucoup avaient estimé faire là une faveur au sage, l'empoisonnement étant une procédure moins infamante que le démembrement ou la crucifixion qui supplicient à petit feu le condamné. Moins effrayante aussi que le gouffre dans lequel, en cas de sacrilège, celui-ci est précipité. Le « suicide » auquel on condamnait Socrate était, somme toute, humain. « On est vivant, on boit, on n'est plus ! » commentaient lacriquement certains.

Dès sa mort votée, on avait conduit Socrate dans la prison où, normalement, on aurait dû sans délai l'exécuter. Or, ce ne fut pas le cas puisque, plus d'une lunaison après, le bourreau attendait toujours pour préparer sa potion. La faute en revenait à un événement religieux. Il faut, pour l'expliquer, remonter à des temps si anciens qu'on n'est plus sûr de rien.

En Crète, alors, Minos régnait. Pasiphaé son épouse, engrossée par un taureau à la suite d'un démêlé avec une divinité qu'il serait trop long d'exposer, avait accouché du Minotaure. Un être mi-homme mi-bête. Enfermer le monstre n'avait pas posé de problème, Dédale, architecte réputé, ayant conçu pour lui un palais. Le nourrir, en revanche, était une autre affaire. Le Minotaure, en effet, avait un appétit monstrueux et réclamait de la chair fraîche, exclusivement humaine. La solution que Minos avait trouvée était de se ravitailler chez les Athéniens avec lesquels il avait un vieux compte à régler. Ce commerce barbare avait duré jusqu'à ce que Thésée, le fils du roi Égée, décide d'affronter la bête et de libérer sa ville de ce tribut insensé. Si Apollon permettait qu'il réussît, avaient juré les Athéniens, ils se rendraient régulièrement à Délos pour le remercier. Or Thésée avait réussi.

Même scellée on ne sait plus quand par on ne sait plus qui, une promesse faite à un dieu n'est pas une plaisanterie, il importe de la tenir continûment. Aussi, tous les quatre ans, le prêtre d'Apollon couronne-t-il la poupe d'un vaisseau et il est interdit, tant que celui-ci n'est pas revenu, de souiller la ville, d'exécuter les condamnés, en un mot d'y faire couler le sang.

Cette année, le calendrier a voulu que la nef sacrée prenne la mer la veille de l'inique condamnation. Pour raison de tempête et de vent, elle a pris son temps. Elle vient de doubler le cap Sounion, dit-on.



Ce retard, les disciples du sage l'ont mis à profit. Jour après jour, ils ont investi la prison et n'ont cessé de l'interroger, désireux d'engranger sa sublime philosophie. Ils ont évoqué tout ce qui leur venait à l'esprit : le bien, le mal, ce que l'homme doit aux dieux, ce qu'il doit à la cité, le sens de la vie, celui de la mort aussi... Et chaque mot prononcé par Socrate a retenti plus fort dans leurs esprits qu'à Delphes les prophéties de la Pythie.

Certains d'entre eux avaient en parallèle une autre obsession : préparer pour le condamné une évasion. Le plus obsédé de tous était Criton, un riche négociant qui, depuis le jour où il avait connu le sage, avait mis sa bourse à sa disposition.

« Il y a moyen de le sauver, répétait-il à la bande de conjurés que son amitié têtue avait fédérés. Socrate ne serait pas le premier condamné à s'évader. Si Anaxagore le savant, le maître de Périclès, s'en est sorti, c'est parce qu'il a fui. Je connais bien les hommes et la vie : tout peut s'acheter, j'ai déjà corrompu quelques geôliers. Et si la dépense doit dépasser mes moyens, Cébès et Simmias, les deux pythagoriciens, proposent de m'aider.

– Cela est bel et bon, lui répondait-on. Mais tu sais bien, Criton, que le plus difficile sera d’obtenir l’accord de l’intéressé! »

Aussi Criton s’était-il présenté un matin à la prison. Moyennant quelques drachmes, le geôlier l’avait laissé seul avec son illustre prisonnier. Socrate dormait encore, c’était la fin de la nuit. Se gardant de l’éveiller, Criton était resté longtemps à le contempler, ruminant ses pensées. S’il avait plus d’une fois admiré le caractère du sage, ce qui l’émerveillait en cette majuscule épreuve, c’était sa sérénité. Comment trouver le sommeil quand on allait vous le servir pour l’éternité?

Lorsqu’enfin le bienheureux s’était éveillé, il l’avait exhorté en des termes qu’il jugeait les plus appropriés :

« Ô mon cher Socrate ! Il en est encore temps, suis mes conseils, et sauve-toi ; car, pour moi, dans ta mort, je trouverai plus d’un malheur : outre la douleur d’être privé de toi, d’un ami tel que je n’en retrouverai jamais de pareil, j’ai encore à craindre que le vulgaire, qui ne nous connaît bien ni l’un ni l’autre, ne croie que, pouvant te sauver si j’avais voulu sacrifier quelque argent, j’ai négligé de le faire. Or, y a-t-il une réputation plus honteuse que de passer pour plus attaché à son argent qu’à ses amis ? Car jamais le vulgaire ne voudra se persuader que c’est toi qui as refusé de sortir d’ici.\* »

Le sourcil levé et l’œil amusé, Socrate l’avait écouté plaider. Puis il avait prononcé son fameux « Examinons ! » et il avait

---

\* *Criton.*

repris, pour la démolir, l'argumentation de Criton. Pourquoi se mettre en peine du vulgaire et de son opinion ? C'était des hommes sensés qu'il fallait s'inquiéter. Et les hommes sensés, eux, ne pourraient s'y tromper.

Criton, pour qui aucune cause n'était jamais perdue, avait insisté. Le maître ne pouvait pas laisser en héritage à ses amis la honte éternelle de ne pas l'avoir sauvé ! Il fallait qu'il donnât son accord, il fallait qu'il fût. Et pourquoi pas en Thessalie où, comme chacun sait, on élève des chevaux inégalés ?

La suavité avec laquelle Socrate avait repoussé sa proposition l'avait désespéré :

« Laissons cette discussion, mon cher Criton. Ton zèle est louable, il s'accorde avec ta droiture ; mais plus il est ardent, plus il est fâcheux... »

Le raisonnement du maître s'articulait triplement.

D'abord, on ne pouvait, sans mettre en péril l'État, ne pas se soumettre aux jugements qu'il rendait.

Ensuite, les lois de la cité avaient plus d'importance que la survie stérile d'un vieillard.

Enfin, et l'on sentait que ce n'était pas pour lui le moindre argument, en le tuant, Athènes ne lui nuisait pas, bien au contraire. Se libérer par la fuite du châtement imposé ferait de son procès un dérisoire incident, et de lui, Socrate le grand, un petit !

Non, il ne s'exilerait nulle part. D'ailleurs, n'étant pas cavalier, qu'irait-il faire en Thessalie ?

Athènes. Socrate vient d'être condamné à boire la ciguë après un singulier procès. L'aube se lève sur sa dernière journée. Ses amis affluent de toute l'Attique pour faire leurs adieux au penseur. Seule la voix pleine de colère de Xanthippe – sa femme au mauvais caractère légendaire – s'élève: « Les Athéniens comprendront, les Athéniens se réveilleront! Mais ce n'est pas demain qu'il faut les réveiller, c'est aujourd'hui. » Pour tenter de réhabiliter et de sauver son mari de près de quarante ans son aîné, père de ses trois enfants, elle se lance donc dans une course effrénée dans les rues d'Athènes – et dans ses souvenirs.

Selon le principe de l'unité de lieu, d'action et de temps, ce roman raconte, en mêlant histoire et fiction, l'entêtement d'une véritable héroïne de tragédie, et fait de Xanthippe une femme d'aujourd'hui.

*Elisabeth Laureau-Daull vit à Paris où elle a enseigné les lettres et la philosophie.*



ISBN : 978-2-37385-05-12 15,50 euros

